
La vie est un roman traduit

Vasos comunicantes
Revista de ACE Traductores
N° 22, printemps 2002

La couverture de la revue est illustrée par deux dessins de facture classique d'un visage d'enfant aux paupières closes. Fils chéri de l'artiste ? Jumeaux ? Copie d'un maître baroque, source d'inspiration et de frustration ? Étude « à la manière de » ? Bref, la maquette est belle, avec cette façon qu'ont les Espagnols de donner corps aux idées.

Le premier article est consacré à la traduction de l'argot chez un auteur de romans policiers. Wenceslao Carlos Lozano y parle de son expérience de « La métaphore zoomorphique dans le récit de Yasmina Khadra ». Ainsi, dans le texte français, on rencontre un commissaire qui demande à un type seul dans un bar si une souris lui a posé un lapin et l'autre lui répond non, c'est un braconnier. W. C. Lozano a fini par trouver en espagnol une solution qui se tient, mais son explication « logique » du posé de lapin m'a immédiatement fait penser aux difficultés qu'ont connues Julio Cortazar et Laure Bataillon avec les tigres (« Le premier problème concernait plutôt le tigre lui-même que sa pose, dans la mesure où ces félins n'apprécient guère le fait d'être posés et rassemblent toute leur énergie, qui est énorme, pour y résister. ») Cortazar, qui était traducteur-traduit, tigre-chasseur-chassé (avec son chat), savait de quoi il parlait.

Plus loin, un autre obstacle dont je vous livre le texte original : *L'orchestre municipal jouait Tino Rossi sur la place et les jeunes filles en herbe se laissaient volontiers brouter par les vacheries des zazous de la ville.* D'accord, c'est pas facile et même un peu tiré par les cheveux. Néanmoins, W. C. Lozano retombe à peu près sur ses pattes (chacun sait,

merci St. Jérôme, que nous avons tous sept vies, comme les petits félins domestiques qui déambulent sur nos bureaux). Mais avant d'en arriver là, il roule à 100 à l'heure sur une route de campagne assez surréaliste (les Espagnols !) puisqu'il pense à une allusion aux « jeunes filles en fleurs » de Proust, voit dans « vacherie » une méchanceté doublée d'une étable (au sens existant dans les dictionnaires mais totalement sorti de la vie, sauf peut-être au Canada...), ce qui le ramène quand même aux vaches (ouf). Il a cependant loupé une marche (d'accord, elle était dans le noir) : il n'a pas vu le lien Tino-zazous (qu'il traduit par jeunes fêtards). Là, je le renvoie à Charles Trenet, l'âme du Coq Catalan et zazou dans l'âme, qui créera un Comité pour la mise à mort de Tino Rossi : « Je demande la suppression des cordes vocales et des disques de Tino Rossi. Ensuite, on verra ». Bref, le Swing est arrivé et Tino est dans les cordes. Merci Internet !

Dans l'article suivant, Jordi Fibla, que l'ACETT, l'association de traducteurs éditrice de la revue, a chargé d'organiser un colloque sur Arthur Miller à Barcelone, rapporte cette anecdote savoureuse : Arthur Miller se rend en Union soviétique pour assister à une représentation de *Vu du pont* et même s'il ne parle pas un mot de russe, il comprend très vite que les personnages ont subi un « rhabillage idéologique » qui trahit les intentions de la pièce. Après dix minutes d'ovation debout du public, Miller va se plaindre au metteur en scène. Celui-ci, loin de s'excuser, exprime son mépris pour les droits qu'un auteur s'imagine avoir sur son œuvre...

Peter Bush, quant à lui, évoque son travail de traduction de Juan Goytisolo, sujet des rencontres avec cet auteur organisées en mai 2000 à Bédarieux, par l'Institut de Sociocritique de l'université de Montpellier. Mêlant les plans temporels, géographiques et linguistiques à la manière de Goytisolo dans *Las semanas del jardín* (titre français, *Trois semaines en ce jardin*, traduit par Aline Schulman chez Fayard), Peter Bush clame haut et fort que ce qui l'intéresse chez Goytisolo, c'est la façon dont il affronte certaines réalités politiques, sexuelles et esthétiques. Qu'il soit espagnol est secondaire, d'ailleurs Bush lui-même se sent moyennement anglais. Puis il explique comment, pour certains passages de *Trois semaines en ce jardin* comportant des parodies de rhétorique phalangiste, il s'est inspiré de Sir Oswald Mosley, Enoch Powell et Margaret Thatcher.

On peut lire ensuite le discours de réception du Prix Stendhal par Julia Escobar, traductrice de Michaux, « l'homme qui ne voulait être traduit à aucun prix ». Il le sera pourtant. D'abord par Borges. Apparemment, le résultat fut peu concluant, mais Borges n'a-t-il pas révélé dans une petite autobiographie qu'une bonne partie des traductions signées par lui devaient,

en réalité, être attribuées à sa mère et à sa sœur ? Julia Escobar prendra la relève... Il y a deux ans, la veuve de l'écrivain, rencontrée lors d'une exposition à Madrid des peintures de Michaux, la félicite chaleureusement – avec un peu de retard – de la part de son mari pour la qualité de son travail. Transvasement réussi ! La vie est un roman traduit. Saviez-vous à ce sujet que, dans sa jeunesse, Michaux, excellent locuteur de l'espagnol, avait à Buenos Aires fréquenté la plus jeune des sœurs Ocampo ? Michaux, à l'époque vagabond sans papiers, sera aimablement éconduit par la famille. Eh oui.

Et maintenant posons-nous délicatement (aïe ça brûle) sur le dossier « La traduction des livres en Espagne ». Il est frappant de constater que les traducteurs espagnols connaissent les mêmes difficultés que nous. Ils ont calculé, avec tableaux et chiffres à l'appui, que le niveau de vie des traducteurs littéraires avait baissé au cours des dix dernières années. D'autre part, eux aussi sont confrontés au problème de l'unité de référence. La plus utilisée, chez eux, n'est pas le feuillet dactylographié de 1 500 signes mais, si j'ai bien compris, le feuillet de 2 100 signes ; en Angleterre c'est les 250 mots de la V.O. ; dans les organismes internationaux les 1 000 mots ; dans les journaux les 1 500 signes informatiques ; bref, ne serait-il par intéressant de faire une enquête dans tous les pays de l'UE afin d'essayer, à terme, d'accorder nos violons, ce qui nous donnerait à l'évidence plus de poids ?

Salut à vous, collègues communicants, et vivent les vases du même nom !

Hélène Prouteau